

GOLGOTA PICNIC - Festival d'Automne

presse (france)

"La messe païenne se termine par « Les Sept Dernières Paroles du Christ sur la croix » de Joseph Haydn, **magnifiquement interprétées par Marino Formenti**"

Marianne, Jack Dion

"Les Sept Dernières Paroles du Christ" de Haydn, **interprétées avec une extrême sensibilité** par Marino Formenti dans une réduction pour piano seul"

Le Nouvel Observateur, Raphaël de Gubernatis

"Marino Formenti, nu, se met au piano avec lequel il fait totalement corps. Et s'élève soudain dans le silence « Les Sept Dernières Paroles du Christ sur la Croix » de Haydn. **C'est magistral. Stupéfiant. Bouleversant.**"

Un Fauteuil pour l'Orchestre, Denis Sanglard

"**Marino Formenti qui interprète, divinement bien évidemment,** "Les Sept Dernières Paroles du Christ sur la croix" de Joseph Haydn, cycle de huit mouvements d'une **exceptionnelle inventivité et d'une ferveur absolue** qui ramène à l'essence de la foi."

FROGGY'S DELIGHT, M.M.

"Le concertiste Marino Formenti nu devant son piano à queue, dont on suit les oscillations du corps, qui râle et chante tandis qu'il joue Haydn, **lave et apaise la salle dans la beauté de la musique**"

Le Point, Marion Cocquet

"En fin de spectacle, **la réunion du corps et de l'esprit sonne comme un miracle. Ce miracle s'appelle art.** Pendant quarante longues minutes de piano autour des Sept dernières paroles du Christ de Haydn, le spectacle s'achève en concert classique. Ultime provocation d'un Rodrigo García à la générosité en partie intéressée: **se payer le luxe des doigts magiques de Marino Formenti pour notre plus grand plaisir** et surtout pour le sien. Après la peur de Jésus, c'est à la réconciliation qu'on assiste via la musique."

Rhinoceros, Gwendoline Soublin

"Un piano est alors roulé sur scène et **Marino Formenti, pianiste sublime,** se dévêt et nu comme au premier jour, interprète « Les Sept dernières paroles du Christ », de Joseph Haydn. Un moment intense de méditation et de ferveur..."

RFI, Claire Arsenault

"**Un momento sospeso e veramente sacro,** al di là delle convinzioni religiose, in cui la musica, la fragile nudità del pianista (l'italiano Marino Formenti) e il suo modo di suonare con tutto il corpo restituiscono agli ultimi momenti di Gesù quello spessore umano e tragico che la prima parte si è accanita a demolire."

KLP, Vega Partesotti

Haydn : 1 - Rodrigo Garcia : 0

"Et puis, au milieu de ce chaos, un miracle se produit, qui, lui, restera dans les annales du Théâtre. Un homme s'est discrètement glissé sur la scène, transformée en champ d'épandage. On a poussé un piano au milieu du plateau. Il échange quelques mots avec un acteur. La lumière baisse. L'homme se déshabille calmement, pose ses vêtements, et s'assoie sur le tabouret, devant le clavier.

C'est le grand pianiste italien Marino Formenti. Sur l'écran s'affiche Les sept dernières paroles du Christ sur la croix, de Haydn. Marino Formenti attaque l'oratorio, une commande pour la semaine sainte de 1786, à Cadix. C'est d'une beauté à couper le souffle. Le seul vrai artiste, celui qui a pris un risque inouï pour son image, dans cette pièce, c'est bien lui, Marino Formenti.

Dans le plus simple appareil, dans une lumière d'aube, ou de crépuscule apaisé. Un Adam qui tient la beauté du monde dans ses doigts. Nous sommes plus au théâtre, mais au concert. Loin, très loin des sauvages de Rodrigo Garcia, qui se sont couchés sur le sol, comme dans le Miracle des loups.

En installant Haydn en majesté, et en brutale comparaison, le metteur en scène n'avoue t-il pas son incapacité à bâtir une transcendance, à exister et à créer sans détruire ? La beauté sauvera t-elle le monde ?

La dernière note évanouie, l'écran reprend brusquement la main. Revêtue cette fois d'une combinaison reprenant l'image du Christ en croix, l'actrice est à nouveau dans les airs. Mais l'ange déchu semble monter vers les nuages.

Que d'épreuves le spectateur a t-il du traverser pour en arriver à cette évidence. Quand la pièce se termine, on applaudit Marino Formenti, qui nous a donné tant de bonheur. Pas la fureur de Rodrigo Garcia."

Pélerin, Philip Royer